

# LE LABYRINTHE DE LA FÉMINITUDE

par André MAINDRON (Université de Poitiers)

Éva, qui donc es-tu ? Sais-tu bien ta nature ?  
Sais-tu quel est ici ton but et ton devoir ?

.....  
Mais si Dieu près de [l'homme] t'a voulu  
mettre, ô femme!

Compagne délicate! Éva! sais-tu pourquoi ?

.....  
C'est afin que tu sois son juge et son esclave  
Et règues sur sa vie en vivant sous sa loi. <sup>1</sup>

## datations

Même les enfants trouvés ont des parents. Cette vérité première, sans nul préambule lénifiant ou somnifère, pour rappeler d'emblée que rien ni personne, hormis l'Éternel <sup>2</sup>, ne s'engendre soi-même. Tout siècle a été enfanté par celui qui le précède et en porte, indélébiles, de nombreuses marques ; comme tout millénaire. Et si on étudiait sous cet angle notre millénaire finissant – selon le seul calendrier chrétien au reste, bien des certitudes, des dogmes, bien des passions s'en trouveraient singulièrement relativisés ; ou auraient fait retour à ce vide dans lequel se complaisait le narcissique Mishima. Un tout récent colloque à Paris analysait « le 19e siècle au miroir du 20e » <sup>3</sup>. S'y sont succédées entre autres des interrogations diversement formulées sur le rapport au 19e siècle d'écrivains aussi divers que Barrès ou Breton, Proust ou Prévert, Aragon et Gracq, pour ne citer que quelques noms français <sup>4</sup>. Rien de plus légitime que de s'être posé la même question au sujet de Yourcenar, née en 1903, on le sait. Mais si cette date est rappelée ici, c'est pour poser ou reposer une autre question : Qu'entend-on par 19e

---

<sup>1</sup> VIGNY, Alfred de (1797-1863), *Destinées (les)*, 1864, « Maison du berger (la) », 1844.

<sup>2</sup> Avec ou sans majuscule - qui n'est guère employée ici que pour les noms de personnes et de lieux.

<sup>3</sup> Colloque organisé par la société des études romantiques et dix-neuviémistes et les universités de Paris 1, Paris 3 et Paris 4, du 12 au 14 octobre 2000. Pour éviter ici comme ailleurs toute confusion, ne sont utilisés que les chiffres arabes.

<sup>4</sup> BARRÈS, Maurice : 1862-1923 ; PROUST, Marcel : 1871-1922 ; BRETON, André : 1896-1966 ; ARAGON, Louis : 1897-1982 ; PRÉVERT, Jacques : 1903-1977 ; GRACQ, Julien : 1910-.

siècle ? Où commence, où finit-il ? 1801-1901, répond l'arithmétique, cette abstraction. Pour faire court, rappelons encore le formidable ébranlement, et pas seulement pour toute l'Europe, de la révolution de 1789. Pour les faits antérieurs à cette date, les historiens parlent d'« histoire moderne » ; postérieurs à cette date, d'« histoire contemporaine ». Là serait donc la naissance du 19<sup>e</sup> siècle ? Mais depuis cette formulation, le monde a vieilli, l'humanité pris quelque recul, sinon quelque hauteur. Et on tend de plus en plus à considérer que si les « boucheries héroïques », comme disait Voltaire <sup>5</sup>, de la guerre de 14 ont fait basculer les braves humains dans les félicités de notre 20<sup>e</sup> siècle - et Yourcenar les a vues de plus près que nous, c'est la chute de Napoléon en 1815, le dernier « despote éclairé » selon une terminologie chère au siècle des Lumières, qui marque en fait le passage du 18<sup>e</sup> au 19<sup>e</sup> siècle.

**changements** Voire, objectent alors d'autres personnes : de quel 19<sup>e</sup> siècle parle-t-on ? De toute évidence (c'est à dire, en bon français : si l'on s'en tient aux seules apparences), y a-t-il quelque commune mesure entre ses premières et ses dernières décennies <sup>6</sup> ? Ne sait-on pas que les années 50 voient surgir sur les ruines brumeuses d'une époque d'éthisie et de désenchantement, l'époque romantique où « les plus désespérés sont les chants les plus beaux » <sup>7</sup>, les temps lumineux et dynamiques d'une « modernité » chlorotique où l'on chante, et c'est en effet tout à fait nouveau : « Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance / Comme un divin remède à nos impuretés » <sup>8</sup> ? 1857, date fatidique dans la littérature française, marque le véritable changement de siècle. Or a paru en 1856 la première édition du petit *Dictionnaire de la langue française* de Pierre Larousse auquel a succédé, à partir de 1866, l'illustre *Grand dictionnaire universel du 19<sup>e</sup> siècle* <sup>9</sup>, la bible de la Troisième république, lui-même précédé de peu, en 1865, par la célèbre

---

<sup>5</sup> VOLTAIRE (1694-1778), *Candide ou l'optimisme*, 1759, ch. 3. Il n'avait pourtant rien vu!

<sup>6</sup> D'où l'appellation double, on l'aura remarqué, de la société « des études romantiques et dix-neuviémistes ».

<sup>7</sup> MUSSET, Alfred de (1810-1857), « Nuit de mai (la) », 1835.

<sup>8</sup> BAUDELAIRE, Charles (1821-1867), *Fleurs du mal (les)*, 1857, « Bénédiction ». On sait comment Baudelaire, que l'on considère comme le père de ladite modernité, la définit : « La modernité, c'est le transitoire, le fugitif, le contingent, la moitié de l'art, dont l'autre moitié est l'éternel et l'immuable », in « Peintre de la vie moderne (le) », 1863, texte de 1868 repris dans l'édition des *Œuvres complètes* par Claude PICHOUIS, Gallimard, Pléiade, t. 2, 1976, p. 695. Deux « moitiés » antinomiques ou complémentaires, comme par hasard et comme on voudra.

<sup>9</sup> LAROUSSE, Pierre (1817-1875), *Grand dictionnaire universel du 19<sup>e</sup> siècle*, 1866-1876, 15 volumes complétés en 1878 et 1888.

*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, de Claude Bernard, après laquelle la pratique de l'art de la médecine, sinon celle de l'art du roman avec Zola, n'a plus été la même <sup>10</sup>. Et, plus précisément pour notre propos, date de « la fin de la monarchie de Juillet, la découverte des mécanismes de l'ovulation », dite « lois Pouchet » <sup>11</sup>, qui montre « que la femme n'est pas un simple "vase", ainsi que le pensait Aristote » - ce pourquoi était suggérée, il y a un instant, une mise en perspective millénaire. Avec « la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception » <sup>12</sup> en 1854, voilà deux faits majeurs pour l'analyse de la féminitude au 19<sup>e</sup> siècle ; ou pour le dire avec un autre terme, dans son acception du temps, conforme à l'étymologie, pour la gynécologie <sup>13</sup>. Car ce mot n'a pas encore été confisqué par le corps médical qui ne connaît plus de nos jours que méta-para-péri-poly ou mono-pathologies. Le 19<sup>e</sup> s. est pourtant l'époque où fleurissent les « physiologies » de toute sorte, et où de nombreux termes « scientifiques » viennent enrichir, préciser, déromantiser le langage littéraire avant de passer si bien dans la langue courante qu'on ne les reconnaît plus. Issu d'une famille de médecins, Flaubert en fournit l'exemple le plus remarquable.

---

<sup>10</sup> BERNARD, Claude : 1813-1878.

<sup>11</sup> POUCHET, Félix Archimède (1800-1872), *Théorie positive de l'ovulation spontanée et de la fécondation des mammifères et de l'espèce humaine, basée sur l'observation de toute la série animale*, 1847. DE GRAAF, Reinier (1641-1673), hollandais reçu docteur en médecine à l'université d'Angers en 1665, est le premier à avoir mis l'accent sur le rôle actif de la femme dans la génération, par le phénomène de l'ovulation - au grand scandale, on le sait, des précieuses horrifiées d'être comparées à des poules. Son ouvrage, *de Mulierum organis generationi inservientibus tractatus novus [...]*, Leyde, 1672, a été traduit en français sous le titre *Traité des parties des femmes qui servent à la génération*, Varsovie, 1701. On attendra « pour observer la rencontre de l'ovule et du spermatozoïde (Fiol, en 1877 chez l'étoile de mer) », MORALI DANINOS, André, *Histoire des relations sexuelles*, Paris, PUF, Que sais-je n° 1074, 1963, 2<sup>e</sup> éd. 1965, p. 50.

<sup>12</sup> CORBIN, Alain, « Couillises », in ARIES, Philippe et DUBY, Georges (dir), *Histoire de la vie privée*, Paris, Seuil, 5 vol., 1985-1987, t. 4, *De la Révolution à la Grande Guerre*, PERROT, Michelle (dir.), 1987, p. 543 et 521.

<sup>13</sup> « Féminitude », terme apparu vers 1960 et attesté par le *Grand Robert*, mais uniquement à partir de sa deuxième édition, 9 vol., 1985, « entièrement revue et enrichie par Alain REY », et, naturellement, par le *Dictionnaire historique de la langue française*, du même Alain REY (dir.), 2 vol., 1992, 2<sup>e</sup> éd. enrichie, « en petit format », 3 vol., 1998. On notera que le tome 8 du *T. L.F.*, paru en 1980, l'ignore. Il est vrai que cette somme, 16 vol., 1971-1994, est sous-titrée « Dictionnaire de la langue du 19<sup>e</sup> et du 20<sup>e</sup> siècle [sic] (1789-1960) ». « Féminité », attesté à la fin du 13<sup>e</sup> s., a été « repris et diffusé seulement à la fin du 19<sup>e</sup> s. », selon le même *Dictionnaire historique*. « Gynécologie », daté de 1823, toujours dans le *Dictionnaire historique*, « recouvrait au 19<sup>e</sup> s. l'étude scientifique de la femme, au sens le plus large, puisqu'elle incluait la psychologie » (A. Rey) - mais Larousse l'ignore.

**continuités** Les années 1850 marquent-elles une rupture telle qu'en matière de gynécologie aussi on puisse croire à l'existence de deux mondes différents ? Y aurait-il donc deux 19e siècles comme on nous a enseigné jadis qu'il y avait deux 18e, le rationaliste et le sentimental, deux 17e, le baroque et le classique, deux 16e, celui de l'humanisme et celui des guerres de religions ? comme on enseigne qu'il y a deux 20e siècles, l'un d'avant, l'autre d'après 1960 ? Rien de plus excitant pour l'esprit, c'est à dire de plus artificiel, plus schématique : de plus sclérosant. Toutes les époques connaissent tensions et contradictions dites dialectiques. Il n'est pas nécessaire de rappeler ce que Baudelaire et Flaubert, pour ne citer qu'eux, doivent au romantisme dont ils sont pénétrés l'un et l'autre jusqu'à la moelle. La génération dont ils sont issus, si théâtralement larmoyante ou désespérée qu'elle ait joui de paraître <sup>14</sup>, a espéré largement autant qu'eux en l'avenir. « Les naïfs progressistes » (SP, p. 80) <sup>15</sup> en effet sont plus du 19e que du 18e siècle. Une même continuité se trouve dans l'histoire de la médecine, le terme « histoire » indiquant bien que continuité ne signifie pas fixité, même si aux yeux des uns, tout mouvement n'est qu'agitation vaine, voire trahison - y compris celui par lequel on entretient le patrimoine ; tandis qu'aux yeux des autres, tout respect de ce qui est induit l'étouffement au berceau pour ne pas dire l'avortement de ce qui peut être. Témoigne de cette remarquable unité du 19e siècle français et n'est pas sans rapport intime avec la gynécologie, le malthusianisme <sup>16</sup> dont font preuve, presque un siècle avant tous les autres pays, les diverses générations - si l'on peut encore employer ce mot. Il a conduit celui qui était à peu près le plus peuplé d'Europe dans ses premières années à deux doigts de trouver dans « la grande guerre », effectivement, « la der des der » ; bref, à la

---

<sup>14</sup> En quoi le Mishima cher à Yourcenar est, lui aussi, romantique.

<sup>15</sup> *Souvenirs pieux, Archives du Nord et Quoi ? l'éternité* sont les seuls ouvrages dont les références sont données entre parenthèses, dans leur première édition chez Gallimard, 1974, 1977 et 1988, avec les abréviations usuelles à la SIEY.

<sup>16</sup> MALTHUS, Thomas (1766-1834), s'est fait connaître en Angleterre par son *Essai sur le principe de population*, 1798. L'édition définitive, au titre précisé, *Aperçus sur les effets passés et présents relativement au bonheur de l'humanité*, date de 1803. Son retentissement en France, selon FINE, Agnès, SANGOÏ, Jean Claude, *Population française au 19e siècle (la)*, Paris, PUF, Que sais-je n°1420, 1991, 2e éd. corrigée 1996, p. 114, de 1823. Encore une belle victoire britannique sur l'ennemi héréditaire, après Trafalgar et Waterloo. Notons que selon KNIBIEHLER, Yvonne, « Discours médical sur la femme (le) : constantes et ruptures », numéro spécial de *Romantisme*, « Mythes et représentations de la femme au 19e siècle », 1976, p. 54, « au seuil du 20e siècle [...] la propagande néomalthusienne [est] soutenue par les anarchistes ». Ce, à l'époque de « l'entente cordiale »....

fin de ce siècle, la fin de son histoire<sup>17</sup>. Les français n'ont pas attendu l'emploi généralisé de la pilule contraceptive à partir des années 60 de notre siècle pour être « les premiers à réduire volontairement leur fécondité »<sup>18</sup>. La pilule : événement capital dans l'histoire non seulement de la gynécologie mais de toute l'humanité ; et ainsi salué par le biologiste Laborit : « [...] la pilule! Produit de l'intelligence masculine au service de la femme. Le beau sexe devra bien un jour reconnaître que c'est à l'homme qu'elle [sic] doit son émancipation »<sup>19</sup>.

**définitions** Nous n'en sommes pas encore là. Les « lendemains qui chantent » ne l'ont jamais mieux fait que sur ces affichettes apposées naguère dans les magasins sérieux : « Demain on fait crédit ». Nous en sommes et en restons à ce 19<sup>e</sup> siècle qui, dans sa première moitié et dans l'énorme *Dictionnaire des sciences médicales* en 60 gros volumes publié chez Panckoucke de 1812 à 1820, répond avec Virey à la question : « Qu'est-ce donc que la femme ? C'est la tige essentielle de notre espèce, comme toute femelle » ; et dans sa seconde moitié sous la plume de Larousse définit la femme par ces mots : « Femelle de l'homme, être humain organisé pour concevoir et mettre au monde des enfants »<sup>20</sup>. Y a-t-il deux 19<sup>e</sup> siècles ? Comme l'a justement observé Yvonne Knibiehler, la même « idéologie subsiste presque intacte à travers tout le 19<sup>e</sup> siècle : les textes de Virey se retrouvent, par grands pans, dans le premier *Larousse* »<sup>21</sup>. Mais cet article « Femme » de P. Larousse ne se réfère même pas à Virey mais à Nysten, dont le *Dictionnaire de médecine* qui date, lui, de 1806, a connu tant de rééditions, y compris par Littré, qu'il a fini par y perdre

---

<sup>17</sup> FINE & SANGOÏ, *op. cit.*, p. 9 : « Démographiquement, la France s'efface : 17% de la population européenne en 1789, 14,5% en 1820, 13% en 1850 et 9,2% en 1914 (en admettant une Alsace-Lorraine française). »

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>19</sup> LABORIT, Henri (1914-1995), *Biologie et structure*, Gallimard, Idées, 1968, p. 174.

<sup>20</sup> Le *Dictionnaire des sciences médicales*, par une société de médecins et de chirurgiens, a été édité par PANCKOUCKE, Charles Louis (1780-1844). VIREY, Jules Joseph (1775-1847) y est l'auteur de nombreux articles, entre autres « Femme (anthropologie et physiologie) », « Femme (morale) », t. 14, 1815, « Fille », t. 15, 1816, « Génération », t. 18, 1817, « Homme », t. 21, 1817, « Inné », t. 25, 1818, « Nature », t. 35, 1819... Pour Virey, « L'homme est, sans contredit, le premier des êtres sur notre globe ; placé à la tête du règne animal, il domine en roi toutes les créatures et s'élève, par la pensée, aux plus hautes contemplations [...] » (début de la première phrase de l'article « Homme »). Larousse se réfère à Linné qui « plaça l'homme dans la série naturelle des êtres, en tête du règne animal. Notre génération semble devoir être mûre pour accepter franchement cette classification [...] » (article « Homme », début de la partie « Hist. nat. »). Rappelons que le *Systema naturae* du suédois LINNÉ, Karl von (1707-1778) date quand même de 1735.

<sup>21</sup> KNIBIEHLER, *op. cit.*, p. 45.

le nom de son auteur <sup>22</sup>. Il est vrai que la reconnaissance de la propriété littéraire et artistique grâce à Beaumarchais, à partir de 1791 <sup>23</sup>, ne visait pas le plagiat, ou comme le dit Larousse avec une pudeur très 19e, l'« emprunt » dans d'autres domaines.

**certitudes** Inutile donc de battre la campagne en accumulant les lectures d'ouvrages médicaux du 19e siècle : la plupart de temps seule leur reliure mérite quelque considération. Pas besoin non plus de remonter à Roussel dont tout le monde a lu aussi le *Système physique et moral de la femme*, paru en 1775, constamment réédité, et dont chacun répète à l'envi l'axiome premier : « La femme n'est pas femme seulement par un endroit, mais encore par toutes les faces par lesquelles elle peut être envisagée » <sup>24</sup>. La conviction du siècle demeure inébranlable, il suffit de redonner la parole à Virey, en résumant son propos de manière à le rendre plus net : 1° « Tout individu femelle est uniquement créé pour la propagation ». Voilà pourquoi, 2°, « la mère est la créature la plus respectable de la nature ». Ergo et 3°, « quelques soient les raisons alléguées par les partisans de l'égalité des deux sexes [... la femme] ne peut être assimilée à l'homme [...] malgré le divin Platon (*Respubl.*, lib.V) » <sup>25</sup>. Mais puisque « la vraie physiologie » enseigne que « la femme est, par sa nature, aussi parfaite que l'homme l'est par la sienne » <sup>26</sup>, la physiologie fille du sensualisme du 18e siècle pour lequel *nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*, et qui « impose l'idée d'une spécificité organique, par conséquent psychique, de la femme » <sup>27</sup>, quel insensé oserait protester contre la répartition des rôles, et d'abord contre les différences dans l'éducation – puisqu'il y a si visiblement des différences entre les cerveaux masculin et féminin <sup>28</sup> ? Cette

---

<sup>22</sup> Après le développement qui traite de l'anatomie. NYSTEN, Pierre Hubert (Liège, 1771- Paris, 1818). A partir de 1855, LITRE, Émile (1801-1881) et ROBIN, Charles (1821-1885) ont tellement remanié le dictionnaire de Nysten, que la famille de celui-ci leur a précisément intenté un procès.

<sup>23</sup> 1791 : création de la société des auteurs et compositeurs. BEAUMARCHAIS : 1732-1799.

<sup>24</sup> ROUSSEL, Pierre (1742-1802), *Système et physique de la femme*, 1775, 7e éd., 1820, p. 1.

<sup>25</sup> VIREY, *op. cit.*, « Femme (anthropologie et physiologie) », p. 503 & 504.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 507. Il n'y a donc pas une nature humaine ? Que signifie alors *et homo factus est* ? On comprend que certaines, victimes de leur ire – seulement ? – aient confondu *homo* et *vir*. Telle MICHEL, Andrée, *Féminisme (le)*, Paris, PUF, Que sais-je n°1782, 1979, p. 6.

<sup>27</sup> HOFFMANN, Paul, *Romantisme, op. cit.*, « Héritage des Lumières (l') : mythes et modèles de la féminité au 18e siècle », p. 14.

<sup>28</sup> Sans s'attarder à l'illustre italien LOMBROSO, Cesare (1835-1909), psychiatre auteur d'ouvrages d'anthropologie - et d'anthologie - tels que *Homme de génie (l')*, 1864 ou *Femme criminelle et la prostituée (la)*, 1893, à une époque où on mesure la taille

société est véritablement fondée sur la raison et la nature - deux termes que le 18<sup>e</sup> siècle comme d'ailleurs le 17<sup>e</sup> eux aussi se sont plus à conjoindre ; elle l'est donc sur la volonté, non plus du divin Platon, mais du divin créateur. Les esprits troublés sous l'empire par le célèbre ouvrage de Cabanis sur les *Rapports du physique et du moral de l'homme*<sup>29</sup> ne le sont plus ; significations profane et religieuse de « siècle » ne s'opposent plus, anthropocentrisme et théocentrisme communiennent dans la même foi. En témoignent, si nécessaire, les écrits de la féministe Claire Démar, qui confesse que « Dieu a fait l'homme plus fort » - ce qui ne justifie toutefois pas que ce soit « pour opprimer la femme qui est sa créature aussi »<sup>30</sup>.

**des données** Dans cet éclairage, le *Labyrinthe du monde* ne laisse pas de prendre un certain relief. Telle la statue tirée de la pénombre poussiéreuse et des toiles d'araignées. Le premier volume, on le sait, fait revivre les ascendants maternels et belges de l'auteur. Si l'on excepte la première des quatre parties qui le composent – elle raconte la venue au monde d'une certaine Marguerite de Crayencour – et les premières pages de la seconde qui évoquent rapidement la vie du 14<sup>e</sup> au 18<sup>e</sup> siècle, force est de constater que les deux tiers au moins du livre traitent du 19<sup>e</sup> siècle. De même, des trois parties qui forment la structure d'*Archives du Nord*, qui s'intéresse aux ascendants paternels et français, et quelque précaution que Yourcenar ait prise pour donner à cet ouvrage une composition différente de celle du

---

respective des cerveaux masculin et féminin pour en déduire ce qui tombe sous le sens, autrement dit avec Larousse, article « Cerveau », que « partout nous voyons l'intelligence proportionnelle à la masse encéphalique », il suffit de rappeler que Larousse fait dans cet article référence à l'allemand GALL, Franz Joseph (1758-1828), auteur avec son compatriote SPURZHEIM, Jean Gaspard (1776-1832) de l'article « Cerveau » du *Panckoucke* (t. 13, 1813) où l'on peut lire cette affirmation sans appel : « L'organisation cérébrale des deux sexes explique parfaitement pourquoi certaines qualités sont plus énergiques chez l'homme, et d'autres chez la femme ». C'est à dire, pour ceux qui n'auraient toujours pas compris, « ce que l'on trouve de dissemblable entre les qualités intellectuelles et morales de l'homme et celles de la femme. » D'où la joie de Larousse, art. « Gall » : « Paris était le milieu qu'il lui fallait. Le premier venu, qu'il s'appelle Davenport ou docteur Gall, a droit à l'enthousiasme court, mais bruyant du peuple le plus spirituel de la terre. »

<sup>29</sup> CABANIS, Pierre (1757-1808), *Rapports du physique et du moral de l'homme*, Paris, an 10-1802, 2 vol.

<sup>30</sup> DÉMAR, Claire (1800-1833), *Affranchissement des femmes (textes sur l')*, (1832-1833), suivi de « Symbolique groupale et idéologie féministe saint-simoniennes » par Valentin PELOSSE, Paris, Payot, 1976, p. 21. « Féminisme » date de 1837 et est dû à FOURIER, Charles (1772-1837), qui a inspiré C. Démar. « Féministe » est aussi du 19<sup>e</sup> s., mais plus tardif (1872). Elle n'en est pas encore à dire, comme la japonaise Ueno Chizuko (1948- ), que « les hommes sont des déchets industriels ». Cité par LAVELLE, Pierre, *Pensée japonaise (la)*, Paris, PUF, Que sais-je n°3188, 1997, p. 120.



précédent, seule la première évoque des temps antérieurs au 19<sup>e</sup> siècle, qui occupe là encore la plus grande place : plus des trois quarts. Arithmétique qui, une nouvelle fois, ne signifie rien en elle-même. Elle suggère seulement que « l'historien-poète et le romancier que [Yourcenar] a essayé d'être » (*SP*, p. 214) pouvait difficilement ignorer les données gynécologiques du 19<sup>e</sup> siècle rappelées ci-dessus.

**physique** Données proprement physiques. Étudiant à Paris, Michel Charles se déguise pour aller au bal et s'interroge sur la santé des femmes déguisées elles aussi, d'où le risque pour lui de quelque mésaventure. « Le souvenir du musée Dupuytren où Charles Augustin, son père, l'a conduit durant l'une des visites qu'il fait régulièrement à Paris pour consulter ses médecins, salit un instant l'esprit du jeune homme » (*AN*, p. 102)<sup>31</sup>. On comprend que pour aller « choisir, amuser, oser, jouir, satisfaire... Merveilleux programme » (*AN*, p. 103), il ait besoin d'une bouteille de champagne en guise de remontant. « Près de quarante ans plus tard » (*AN*, p. 112), c'est à dire dans les années 80, il incarne toujours pour Yourcenar cet « homme du 19<sup>e</sup> siècle, respectueux de toutes les formes de décence » : bref, un homme d'« une époque où une femme nue est un régal de bordel » (*AN*, p. 137)<sup>32</sup>. Ses sœurs Valérie et Gabrielle ne se sont jamais mariées et Yourcenar doute « si elles souffrent de ce célibat » dans une parenthèse elle aussi caustique « (elles ne sont pas encore d'un temps où l'on a persuadé aux femmes que faire l'amour guérit de tous les maux) » (*AN*, p. 206). Elles ont la chance de vivre au premier siècle, le seul peut-être, qui a distingué la nubilité de la puberté<sup>33</sup> et auquel on doit l'invention de la jeune fille - fût-ce *usque ad mortem*<sup>34</sup>. Mais c'est

---

<sup>31</sup> DUPUYTREN, Guillaume (1777-1835) a entre autres mis au point des pilules antisiphilitiques portant son nom. Le musée d'anatomie pathologique Dupuytren a été construit peu après sa mort et subsiste encore.

<sup>32</sup> Si l'on songe aux peintres de l'époque, le mot « régal » serait-il une ironie ?

<sup>33</sup> Notre époque tend en effet à les confondre à nouveau - d'où l'enthousiasme de Laborit, ci-dessus ? - mais utilise de plus en plus le concept de « nuptialité », terme apparu en 1879 selon REY, *op. cit.* .

<sup>34</sup> L'âge du mariage des filles, 12 ans, était fixée par le canon 88 selon RIGAUD, Louis, *Évolution du droit de la femme, de Rome à nos jours (I)*, Spes, 1930, p. 21. C'était déjà la règle chez les hébreux : « 12 ans et un jour » pour les filles, et 18 ans pour les garçons. Car « tout homme qui ne s'est point marié à cet âge pêche contre le précepte que Dieu donna aux premiers hommes, en leur disant : "Croyez et multipliez-vous" ». CALMET, dom Augustin (1672-1757) et VENCE, abbé Henri de (v. 1675-1749), *Sainte bible en latin et en français* connue sous le nom de *Bible de Vence*, 1748-1750, 3<sup>e</sup> éd. revue, 17 vol., 1779, « Dissertation sur les mariages des hébreux », t. 8, p. 418. Tandis que le *Code civil des français*, édition originale et seule officielle, an 12-1804, dans son article 144 proclame : « L'homme avant 18 ans révolus, la femme avant 15 ans révolus, ne peuvent contracter mariage ». Notons que Yourcenar, distinguant entre une Valérie « plus rude »



aussi le temps où « le génie vénusien de Fées » (AN, p. 320) ne le cède en rien à celui de la « belle contadine facile au signor étranger » (AN, p. 310) ; c'est à dire où « une sorte de félinité, le besoin sauvage des conquêtes du corps » (QE, 38) donne aux femmes tout pouvoir sur les hommes - et avec quelle facilité <sup>35</sup>! Est-il alors vraiment besoin de rappeler le charme implacable produit sur Michel par l'« indolence créole » (QE, p. 87), cette indolence dont parlait déjà Larousse en un alinéa presque lyrique soulignant aussi des créoles la « douce langueur », autrement dit par Yourcenar, leur « inertie corporelle » (QE, 126) <sup>36</sup> ?

**idéologie** Quant à la vocation de la femme selon la nature et la raison, la maternité, donc son rapport nécessaire à la sexualité <sup>37</sup> dans ce 19e siècle vu par une Yourcenar qui semble déplorer bien moins « l'ignorance sexuelle où la société à certaines époques proches de nous [...] laisse volontairement la jeunesse » que « l'extraordinaire ignorance financière et légale où nous sommes tout plongés » (AN, p. 303) <sup>38</sup>, il en a déjà été traité ailleurs <sup>39</sup>, point n'est besoin d'y revenir. Il suffit d'ajouter quelques remarques. La première pour préciser que le nombre de ces maternités qu'évoque Yourcenar - ainsi, Mathilde, sa grand mère maternelle, a-t-elle mis au monde 10 enfants en 17 ans (SP, p. 102) - ne s'oppose en rien à ce qui a été dit plus haut du malthusianisme français ; d'abord parce qu'à l'époque la Belgique n'a plus l'honneur d'ajouter quelques départements à la France impériale ; ensuite parce que, du côté paternel, le Nord fait partie de ces régions françaises catholiques où l'influence d'un clergé nataliste est encore prédominante <sup>40</sup>. La deuxième remarque porte sur « l'instinct maternel » dont Yourcenar, dans une page qui a beaucoup fait jaser, met en doute la réalité, au moins chez « les femmes d'une

---

et une Gabrielle « d'une douceur mélancolique », suppose « à celle-là »[sic] « quelque roman inaccompli » (AN, p. 207).

<sup>35</sup> Le 19e siècle a exalté « la lionne », « la panthère » voire « la tigresse » et a souvent associé ou confondu « félinité » et féminité - sinon félicité. D'où la prudente « sagesse » dont fait preuve le juriste SAVATIER, René (1872-1984), *Droit, l'amour et la liberté (le)*, 1937, 2e éd. entièrement remaniée, Paris, Pichon & Durand Ausias, 1963 ?

<sup>36</sup> La vieille théorie des climats - et des races, a encore de beaux jours devant elle, si l'on peut dire. Mais l'association « triste et beau » est aussi typiquement 19e.

<sup>37</sup> « Sexualité », apparu en 1838, n'a pris le sens de « vie sexuelle » qu'en 1884, selon REY, *op. cit.*

<sup>38</sup> Yourcenar continue d'ailleurs en employant un vocabulaire très 19e siècle et en parlant de « ces sciences d'où dépend notre indépendance et quelquefois notre vie » (souligné par nous).

<sup>39</sup> V. notre « Femme du 19e siècle, vue par Yourcenar (la) », *Bulletin n°11 de la SIEY*, février 1993, p. 61-73.

<sup>40</sup> FINE & SANGOÏ, *op. cit.*, p. 45.

condition sociale dite privilégiée » (*SP*, 22)<sup>41</sup>. Au début du siècle, pour Virey, « la femme, la mère, est l'être le plus instinctif de la nature, puisqu'elle fut chargée d'un dépôt sacré, de la perpétuité des espèces »<sup>42</sup>. À ce finalisme nul écho chez Larousse, qui semble ignorer le syntagme « instinct maternel »<sup>43</sup>. Signe, tout petit signe, qu'on commencerait à ne plus confondre physiologie et idéologie ? Mais, troisième remarque, les diverses femmes que Michel s'est plu à honorer - comme il se disait naguère, légitimes ou non, ne sont pas exactement des modèles de vertu féminine - comme il se disait encore, en d'autres termes : des mères modèles. Berthe et Gabrielle l'ont payé tragiquement de leur vie, à « respectivement trente-huit et trente-trois ans » (*AN*, p. 352)<sup>44</sup>. Quelque cynique freudien ne manquerait pas d'y voir confirmation de l'expression : « elle a du chien » (*AN*, p. 284)<sup>45</sup>, employée par Michel Charles. Quatrième et dernière remarque : Yourcenar s'appuie beaucoup dans ses analyses sur les portraits, tableaux et photos de ces femmes ; dans la filiation du roman du 19e siècle, grandement redevable aux célèbres travaux du physiognomiste Lavater<sup>46</sup>. La physionomie, expression de l'être « moral » ?

**éducation** Ainsi passons-nous aux données culturelles – au sens français et non *disney* de ce terme<sup>47</sup>. Assez rares, nécessairement. Peu ou point de traces de l'instruction acquise par les femmes, l'instruction, ce fondement nécessaire mais nullement suffisant de la

---

<sup>41</sup> Et ce avant BADINTER, Élisabeth, *Amour en plus (l')*, histoire de l'amour maternel, 17e-20e siècle, Paris, Flammarion, 1980. Voir notre « Femme pieuse, femme sacrée », in *Sacré dans l'œuvre de M.Y. (le)*, textes réunis par Rémy POIGNAULT, 1993, p. 73-83.

<sup>42</sup> VIREY, *op. cit.*, t. 25, 1818, « Instinct ». Il poursuit ainsi, dans un bel élan oratoire : « Et quel monstre, en effet, ne sent pas retentir le cri de l'instinct au fond de ses entrailles ? » On le voit tous les jours, *en effet*.

<sup>43</sup> LAROUSSE, *op. cit.*, au moins dans l'article « Maternel ».

<sup>44</sup> Berthe est alors « divorcée » (*AN*, 354), d'où le « refus barbare » des prêtres de lui apporter « les secours de la religion ». Mais « dix ans » plus tôt elle anticipait peut-être sur cette liberté (*AN*, p. 324).

<sup>45</sup> Plus sérieusement, observons à ce propos que « le sentiment qui s'attache aux animaux familiers [...] grandit au cours du siècle, comme la sensibilité écologique à leur endroit [...]. Notons que les féministes y étaient fort sensibles et militèrent pour la plupart dans la Société protectrice des animaux. » PERROT, Michelle, *op. cit.*, « Figures et rôles », p. 178.

<sup>46</sup> LAVATER, Kaspar (1741-1801), suisse, *Physiognomische Fragmente*, 1775, traduit en français dès 1781 sous le titre *Art de connaître les hommes par la physionomie (l')*, et abondamment réédité au 19e s.

<sup>47</sup> Mais l'univers est devenu un vaste disneyland ! Et « culture », de nos jours, ne signifie plus rien qu'« habitude(s) ». D'un vaste florilège, tirons la « culture de l'EPO », chère aux sportifs, « la culture policière », à divers gouvernants et, du *Monde* traitant de catastrophes, le 26 octobre 2000, p. 37, « la culture de l'oubli ».

culture. Hormis chez Mme Irénée dont la « culture est dans son milieu considérée comme brillante » (*SP*, p. 159), la réserve marquée par « dans son milieu » étant suffisamment explicitée par le développement ironique qui suit cette notation<sup>48</sup>. Et pourtant l'ordre du Sacré cœur où Fernande a été, au moins « jusqu'en 1886 [...] une élève exemplaire » (*SP*, p. 237), a été fondé en 1800 précisément<sup>49</sup> pour remettre la jeunesse féminine dans le droit chemin, pour que la femme, au moins celle des familles bien pensantes, donne enfin d'elle-même, après les turpitudes de l'époque Louis 15 et du directoire qui restent dans toutes les mémoires, une toute autre image ; ce à quoi correspond fort bien la dichotomie « filles d'Ève » d'un côté, « enfants de Marie » de l'autre<sup>50</sup>. Quelque « facétieux » (*AN*, p. 180) rappellerait bien que ce genre de dichotomie remonte à peu près aux enseignements de l'apôtre Paul, qui n'était pas *un barbare* ; et qu'à l'époque qui a vu naître Freud, on n'en est pas à une ambivalence près<sup>51</sup>. Peut-être, et pour reprendre le titre d'un ouvrage à succès durant tout le 19e siècle et dont l'auteur n'est autre que Fénelon<sup>52</sup>, est-il utile de voir à travers Fernande à quel point *l'éducation des filles* nuit à celle dont la fortune du reste n'a rien du « "sac" que recherchaient les épouseurs professionnels » (*SP*, p. 256) et qui nonobstant désire convoler en justes noces. « Sa très mince culture [...] effraie les mères » ; ainsi a-t-elle « acquis bien à tort la réputation d'une jeune personne à idées, qu'elle n'est pas » (*SP*, p. 257) et qu'il ne faut surtout pas être dans un monde où il convient toujours de penser « comme ceux qui ne pensent pas » (*AN*, p. 73)<sup>53</sup>. On aura observé, outre l'insistance pléonastique avec laquelle Yourcenar se démarque de sa mère selon la chair, le rappel que, instruites ou non – ne parlons plus de culture, ce sont « les mères » qui, au double sens de cette expression, font les mariages, bons et moins bons.

---

<sup>48</sup> Ironique au sens étymologique d'interrogation ; en l'occurrence trois interronégations successives qui aboutissent à cette affirmation non sans acrimonie : « Madame Irénée a de son côté Dieu, la tradition, les principes, la science exquise de ce qui se fait et de ce qui ne se fait pas ». Exquise définition de la culture.

<sup>49</sup> Par Madeleine Sophie BARAT (1779-1865), canonisée en 1925.

<sup>50</sup> Elle se retrouve toujours à notre époque dans nombre d'ouvrages de théologie catholique. Tandis que « chaque fille du sexe était pour Bartholommé Campanus Marie et Ève tout ensemble [...] » (*ON*, p. 582, dans *OR*, Pléiade (1982), 1988).

<sup>51</sup> FREUD, Sigmund (1856-1939), autrichien, est peut-être l'exemple le plus marquant de ce que le 20e siècle doit au 19e.

<sup>52</sup> FÉNELON, François de (1651-1715), *Traité de l'éducation des filles*, 1687. Des dizaines de rééditions tout au long du siècle.

<sup>53</sup> Ce qui s'appelle de nos jours « pensée unique » ou « politiquement correct » (syntagme, on le sait, traduit de l'américain).

**culture** La vaste période d'errance et de loisirs luxueux que Michel s'offre « pendant les treize ans qui séparent la mort de son père de celle de Berthe » (AN, p. 313), et durant laquelle Yourcenar, fort romanesque, dit qu'il « met le cap sur l'aventure », fait de ces privilégiés, au mieux, des spectateurs – et il en faut! – de la vie culturelle de leur temps ; non des acteurs ainsi qu'il est possible à tous, comme le répète à satiété une certaine forme de démagogie – et de commerce - actuelle<sup>54</sup> ; ni même des êtres ayant rêvé de partager le vœu formulé par Zénon : « Je mourrai un peu moins sot que je ne suis né »<sup>55</sup>. À peu près rien n'indique que leur esprit, leur goût, sinon leurs mœurs en aient été transformés, raffinés : ce qui est peut-être l'essence de la culture. À l'opposé d'une Yourcenar ayant su elle aussi se « donner dix à douze ans de luxueuse liberté » (AN, p. 305). Et cette même pauvreté spirituelle dans l'oisiveté a duré tout le temps du « voyage de noces » de quelque « mille jours » (SP, p. 287) entrepris par Michel avec Fernande à travers l'Europe ; cependant que « leur culture, dont [Yourcenar] voit les creux, les isole » (SP, 289)! Personnages très *fin de siècle* ? de race ? ou, ce qui est fort proche, très ancien régime ?

**pouvoir** Reste à évoquer rapidement les données sociales de la vie de cette femme du 19<sup>e</sup> siècle qui, selon un des « lieux communs hugolesques » comme le disait Yourcenar (AN, p. 238), aurait été une « éternelle mineure »<sup>56</sup>. Chez Yourcenar abondent les affirmations du contraire, parfois véhémentes ou sarcastiques. Et on pourrait se contenter de citer ce passage : « Reine est le chef-d'œuvre d'une société où la femme n'a pas besoin de voter et de manifester dans les rues pour régner. [...] Il est entendu qu'elle défère tout à Charles Augustin : en réalité, elle gouverne » (AN, p. 119)<sup>57</sup>. Fils de Reine, Michel Charles a eu autant de pouvoir sur son épouse, « la douce et l'innocente proie »<sup>58</sup> qui se nomme Noémi ; ce que commente ainsi Yourcenar : « Les femmes traitant leurs maris en consorts, quand ce n'est pas en valets, sont de tout temps, et peut-être surtout du 19<sup>e</sup>

---

<sup>54</sup> « Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent », conseillait avec son rude bon sens BOILEAU, Nicolas (1636-1711), *Art poétique*, 4, v.26, 1674.

<sup>55</sup> ON, p. 654.

<sup>56</sup> « Ô femme [...] éternelle mineure, éternelle esclave [...]. Nous vous relèverons! » HUGO, Victor (1802-1885), *Actes et paroles*, 2, 1875, cité par le T. L.F., t. 11, 1985. On aura sans doute noté l'adjectif « hugolesque », au lieu d'« hugolien ».

<sup>57</sup> Yourcenar ne reprend donc pas à son compte, comme le fait Virey, « Femme (anthropologie et physiologie) », l'ancien aphorisme selon lequel « les hommes gouvernent quand les femmes règnent ».

<sup>58</sup> LA FONTAINE, Jean de (1624-1695), *Fables*, 7, 1 « Animaux malades de la peste (les) »...

siècle » (AN, p. 179). À son tour Michel, le fils de Noémi qui « se sent vaguement refait » (AN, p. 290) par Maud et peut-être Rolph quand il rentre d'Angleterre, en a-t-il pour autant mieux *conduit l'attelage* par la suite de sa vie ? Et ce qui est relaté des femmes de Fées, déjà évoquées, comme de la mère castratrice d'Octave et Rémo, Mme Irénée, de son contraire, « “la Dame de Namur” [...] que la Fraülein vitupéra jusqu'au dernier souffle » (SP, p. 132), de la Jeanne si libre dont la mémoire pour ne pas dire le culte irradie dans *Quoi ? l'éternité*<sup>59</sup> n'est pas non plus infirmé par cette réponse de Yourcenar dans un entretien : « Quand je regarde l'histoire de ma famille, c'est à dire les documents du 19e siècle dont je me suis occupée, je suis effarée par le fait que ce sont les femmes qui régnaient. Effarée parce que généralement celles qui régnaient n'étaient pas très dignes de régner »<sup>60</sup>. Entretien qui en suivait un autre, antérieur de plus d'un an : « Et alors, au lieu qu'il y ait eu des besoins de libération féminine, ce sont les malheureux maris, ou les malheureux fils qui auraient pu désirer être libérés, et qui ne l'étaient jamais »<sup>61</sup>. Une invitation à pénétrer dans le labyrinthe de l'hominitude.

**maîtresses femmes** On s'en gardera bien. La représentation de la femme du 19e siècle dans *le Labyrinthe du monde* apparaît rien moins qu'affligeante ; et l'on sait ce que Yourcenar a toujours reproché à « la pensée de gauche : son optimisme » (SP, 184). Loin, fort loin de la « femme à vapeurs » chère au 18e siècle<sup>62</sup> et dont les descendantes ont fourni des bataillons de pleureuses poitrinaires, puis des cohortes d'hystériques hurlantes, Yourcenar montre, pour autant que l'ait permis sa documentation et sachant bien qu'« aucune existence ne peut se juger du dehors, et moins que toute autre une vie féminine » (AN, 92), des femmes généralement maîtresses de leur famille, ce qui n'est pas rien, et même à la génération suivante maîtresses de leur vie - la seule véritable réserve, millénaire, qu'il faille faire portant sur ce qu'il a plu à « la force qui crée les mondes »

---

<sup>59</sup> Voir notre « “ Exigences et les servitudes du choix (les)” de Jeanne dans *Quoi ? l'éternité* », BEAULIEU, Jean Philippe, DEMERS, Jeanne, MAINDRON, André, *Marguerite Yourcenar, écritures de l'Autre*, Montréal, éd. XYZ, 1997, p. 143-151.

<sup>60</sup> « Radioscopie » avec Jacques Chancel, du 13 juin 1979. Yourcenar donne des noms, dont celui de « Mme Irénée qui a dominé et jusqu'à un certain point détruit ses deux fils » et celui de Noémi devant qui « les hommes tremblaient ».

<sup>61</sup> À R.T. L., le 22 avril 1978. Liste non exhaustive. Des exemples peuvent en être relevés aussi dans les œuvres dites de fiction, dont celui du bon Martin Fugger : « Personne, pas même lui, ne s'était douté que son excellente épouse l'avait tyrannisé toute sa vie » (ON, p. 635).

<sup>62</sup> Expression due à l'illustissime médecin suisse Simon André TISSOT (1728-1797) selon son confrère Gabriel François VENEL (1723-1775), *Essai sur la santé et l'éducation medicinale des filles destinées au mariage*, Yverdon, 1776, p. 148.

(SP, 106) de leur donner de cette force vitale pour affronter leur destin. Ayant choisi comme personnage central de *L'Œuvre au Noir* un « philosophe-médecin »<sup>63</sup>, comme narrateur de *Mémoires d'Hadrien* un empereur qui assimile la marche du monde à celle du corps, Yourcenar, qui semble quand même avoir quelque idée de la situation réelle de la femme au 19<sup>e</sup> siècle, écarte à la fois tout recours au rousseauisme endémique<sup>64</sup> et toute approche sinon toute description naturaliste, que celle-ci ait tendance au sordide ou qu'elle se cantonne à l'hygiénisme<sup>65</sup>. Certes, le milieu qu'elle fait renaître de ses cendres, qu'elle recrée est un milieu privilégié où aucune contrainte de vie ou de survie n'empêche de s'épanouir, quoi qu'il ait été rappelé plus haut. Mais quoi qu'elle écrive aussi sur la « grandeur [de] ces rustres ainsi disparus tout entiers » (AN, p. 165), ce n'est pas eux qu'elle honore. Dans le labyrinthe de la féminitude, ce mot qui rime avec servitude, la vie n'est pas excessivement sombre ou déplorable. Et l'on ne peut lire sans ironie sa célèbre apostrophe à la supposée femme du peuple Françoise Leroux : « Sa vie a sans doute été plus dure que la mienne ; j'ai pourtant idée que c'est couci-couça » (AN, p. 168). Suave utopie écologisante, *sans doute*<sup>66</sup>. Heureusement qu'elle ajoute : « Elle est comme nous tous dans l'inextricable et l'inéluctable ». Une définition admirable cette fois du labyrinthe de l'humanité.

---

<sup>63</sup> Ce qu'ambitionnent d'être à leur façon, on en a aussi parlé ailleurs, de nombreux médecins du 19<sup>e</sup> siècle (ON, p. 807).

<sup>64</sup> Tout recours au moins formel. ROUSSEAU, Jean Jacques (1712-1778), *Émile*, ou de l'éducation, 1762. La 5<sup>e</sup> partie du livre, qui traite de l'éducation de Sophie, la (future) femme idéale, l'antithèse de la « femme fatale » chère au 19<sup>e</sup> s., est la référence obligée non seulement des pédagogues mais aussi des médecins.

<sup>65</sup> V. sur ce point dans PERROT, Philippe, *Corps féminin (le)*, le travail des apparences, 18<sup>e</sup>-19<sup>e</sup> siècle, Paris, Seuil, 1984, les trois derniers chapitres.

<sup>66</sup> De même lorsqu'elle écrit : « Il faudrait peu de chose pour rendre acceptable, et même heureuse, la condition paysanne » (AN, p. 209). On se demande bien pourquoi ce « peu de chose » a toujours paru insuffisant aux nantis dans leurs châteaux et manoirs et palais. « Ces chromos sont aussi une offense au peuple » (AN, p. 126).